J. Ad. SABOURIN, D.D.

Directeur du Petit-Séminaire de Saint-Boniface, Man.

Précis de l'Histoire des Ruthènes et de leurs Relations avec les Polonais et avec Rome



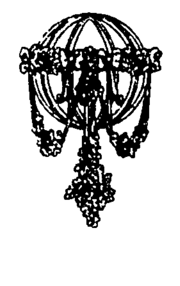
PRIX: 35 sous.

Imprimatur,
Saint-Boniface, 30 août 1922
✠ ARTHUR, Arch. de Saint-Boniface.

N.-B.—La pagination de cette brochure fait suite à celle d'un opuscule précédent: "**Le Spiritisme ou Soi-disant Commerce avec les Défunts.**"

Sabourin, Joseph-A., abbé.

Précis de l'Histoire
des Ruthènes
et de leurs Relations avec les Polonais et avec Rome



Ruthenian Greek-Catholic
Bishop's Chancery
511 Dominion St.

WINNIPEG, MAN., Sept. 29, 1922

Впрдбн. о. И. А. Сабурен
Директор Малого Семинара
в St. Boniface, Man.

Дорогий Отче Директор:

Вашу брошурку: "Précis de l'Histoire des Ruthèncs et de leurs Relations avec les Polonais et avec Rome" я прочитав з великим інтересом і поручаю її всім, що хотять щось доброго прочитати і довідати ся про сї питання ґрунтовно, а як найскорше. Бо ся брошурка показує автора, що уміє писати: знає про що пише, много добрих жерел читав, любить правду і не боїть ся її написати, бо ціль її є правдою помочи сьвятій справі так у самих інтересованих Українців, Поляків, як у тих з Католицького Заходу, що схотїлиби помочи до зближеня Сходу до Католицької Церкви, до Намісника Христового, Епископа Риму і скріпленя згоди і католицизму у тих, що є як сусїди природно покликані стати апостолами до сеї святої справи, як се робить Mgr. A. Szeptycki.

Най Бог благословить Ваш апостольський труд для теперішної великої праці після інтенції Голови Церкви і Пресь. Серця, осередка єдности. — Вдячний Вам

Никита Будка
Епп. Кат. Укр. в Канаді.

TRADUCTION

Winnipeg, Man.,
29 Septembre, 1922

Monsieur l'Abbé J. A. Sabourin,
Directeur du Petit-Séminaire,
Saint-Boniface, Man.

Cher Monsieur le Directeur,

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt votre brochure : "Précis de l'Histoire des Ruthènes et de leurs Relations avec les Polonais et avec Rome." *Je la recommande à tous ceux qui veulent se renseigner à fond et en peu de temps sur la question qu'elle traite. Cette brochure, en effet, montre bien ce qu'est l'auteur. Après s'être renseigné aux meilleures sources, il possède son sujet aussi bien qu'il sait exprimer sa pensée. Il aime la vérité et ne craint pas de la dire. Son but, c'est au moyen de la vérité de rendre service à une cause sacrée pour les Ukrainiens aussi bien que pour les Polonais et tous les catholiques occidentaux qui désirent travailler à rapprocher l'Orient de l'Eglise catholique, du Vicaire de Jésus Christ, de l'Evêque de Rome, et rendre plus forte l'union des catholiques dans les pays de l'Orient ainsi que chez leurs voisins destinés à être les apôtres de cette cause sacrée, comme le désire Son Excellence, Monseigneur André Szeptycki.*

Puisse Dieu bénir ce travail que vous vous êtes imposé dans un esprit d'apostolat en vue d'une oeuvre d'une importance si grande et avec tant de conformité avec les désirs de Notre Saint Père et du Sacré-Coeur, source de toute union.

Votre tout dévoué,

(Signé) Nicétas Budka,

Evêque des Ukrainiens du Canada.

AVANT-PROPOS

Au cours de l'année 1919, l'Union Canadienne de Saint-Boniface me fit l'insigne honneur de m'inviter aux mois de mars et de décembre à donner deux conférences à ses soirées littéraires. Les sujets que je choisis de traiter en cette double circonstance furent respectivement: **Les Ruthènes et les Polonais; Les Ruthènes et Rome.**

C'était à l'époque où la Russie venait de s'effondrer dans un cataclysme épouvantable. Parmi les différentes nationalités dont se composait l'immense empire des czars, il y en eut plusieurs qui crurent bon de profiter du chaos politique qu'engendra la révolution en ces malheureux pays pour déclarer leur indépendance. De ce nombre les Polonais et les Ukrainiens étaient sans contredit les plus importantes.

A cette raison d'ordre politique général, s'en joignait une autre qui était bien propre à favoriser le choix que je fis du sujet de mes conférences. Les Polonais et les Ukrainiens, ce sont les frères par le sang des deux ou trois cent mille Galiciens que nous comptons au Canada. Il y avait donc un intérêt particulier à faire cette double étude devant un auditoire canadien. Et comme cette question politique et nationale se double d'une question religieuse de première importance, on comprendra pourquoi on a daigné fermer les yeux sur les imperfections difficilement séparables de sujets aussi vastes condensés dans les limites d'une simple conférence, pour me demander de livrer ces études au public sous forme de brochu-

res de propagande. Après un laps de trois années on revient à la charge. On prétend même, et ce n'est pas sans raison, qu'à notre époque, il est difficile de trouver des lecteurs qui aient le loisir ou le goût de fréquenter les in-folio ou les livres volumineux et que la brièveté a l'immense avantage de rendre l'étude d'une question accessible au plus grand nombre de la classe intellectuelle de notre pays. Un travail du genre de celui que nous publions aujourd'hui aura encore comme résultat très appréciable de donner une vue d'nsemble et des idées sommaires à ceux qui voudraient pousser plus loin leurs recherches sur la vie religieuse et politique de deux des plus jeunes nationalités qui vivent ici à l'ombre du drapeau britannique.

Ce sont ces motifs qui m'ont engagé à profiter des moments libres qu'offrent les vacances aux personnels des maisons d'éducation, pour refondre ces deux conférences en un seul tout afin de le présenter ainsi à mes compatriotes.

Le but principal de cette brochure, comme celui des deux conférences que j'ai faites en 1919, est de mieux faire connaître les Ruthènes que nous avons au Canada et qui nous viennent en très grande majorité de la Galicie.

Pour bien les comprendre et posséder la clé qui explique certains états d'âme chez eux, il faut être au courant de leur histoire nationale et religieuse.

C'est pour faire ressortir davantage ce premier point de leur existence au cours des siècles, que j'ai voulu la placer en face de celle des Polonais ; car, comme le verront ceux qui prendront la peine de lire ces pages, l'histoire des Ruthènes, surtout des Ruthènes de Galicie, et celle des Polonais s'entrelacent tellement qu'il est impos-

sible de comprendre l'une sans savoir l'autre. Quant au second aspect, chez les Ruthènes, plus encore que chez bien d'autres peuples, la question religieuse reste toujours, à cause de leur tempérament, un facteur de premier ordre dans la vie populaire.

Ce sont ces considérations qui m'ont amené à traiter en deux circonstances différentes : *1o "Des Ruthènes et des Polonais;" 2o "Des Ruthènes et de Rome."* C'est pour les mêmes raisons que je grouperai sous ces deux chefs d'idée tout ce qui me semble de nature à mieux faire connaître nos Ruthènes Canadiens.

L'Auteur.



PREMIERE PARTIE

Les Ruthènes et les Polonais

TEMPS PRÉ-HISTORIQUES

Est-il besoin de le répéter? Ceux que l'on appelle Galiciens au Canada ne forment nullement une nationalité particulière, pas plus que n'en forment les habitants de nos provinces, qu'on les nomme Québecquois, Ontariens ou Manitobains. Ce nom de "*Galiciens*" leur vient du fait qu'ils sont originaires de la Galicie, autrefois province slave de l'Autriche, actuellement partie de la république polonaise. Au point de vue ethnique, nos Galiciens sont en général des Ruthènes, des Polonais ou des Juifs.

Les Polonais et les Ruthènes, comme toutes les nationalités slaves du reste, ont une origine commune. Les sources de connaissances préhistoriques, l'archéologie, l'anthropologie, la linguistique, entre autres, au dire d'un historien ruthène célèbre, Michailo Hruszewski, tendent à démontrer que ces deux peuples se rattachent au groupe indo-européen des Aryens.

Au temps où l'empire romain commandait à l'univers, leurs ancêtres habitaient la Scythie. Plus tard, ils furent connus dans l'histoire sous le nom d'Antes et de Wendes. Au quatrième et au cinquième siècle de notre ère, ces deux peuples habitaient le bassin de l'Europe centrale sur les deux rives du Dniéper.

De là, les Antes et les Wendes ont rayonné dans tou-

tes les directions pour donner naissance aux diverses nationalités slaves.

L'origine de ce dernier mot est assez curieuse. Les Romains et les Grecs, fiers de leur civilisation, appelaient "*barbares*" tous ceux qui leur étaient étrangers. Les Antes et les Wendes appelaient "*nimcy*" c'est-à-dire "*muets*" tous les peuples qui parlaient une langue pour eux incompréhensible. Aujourd'hui encore, dans presque toutes les langues slaves on donne ce nom au peuple allemand.

Par contre, les descendants des Antes et des Wendes se décernèrent modestement le titre de "*Sloviany*" c'est-à-dire de "*gens doués du don de la parole.*"

Certains historiens cependant ne partagent pas cet avis au sujet de l'origine du mot "*slave*". Ils le font dériver de "*slava*" qui signifie "*gloire*". Selon cette hypothèse, le mot "*slave*" ferait allusion à de hauts faits militaires que célèbrent les légendes et la poésie des vieux chants nationaux de ces peuples.

L'histoire, surtout si l'on entend ce mot dans le sens que comporte la critique moderne, est plutôt muette sur ce point. Les documents antiques de réelle valeur ne sauraient guère nous faire connaître les faits et gestes du monde slave avant le septième siècle. A cette époque, il semble que sous l'empire des relations qu'ils ont avec le reste de l'Europe, les descendants des Antes et des Wendes se scindent et se cristallisent en différentes nationalités. Ce fut le cas du moins pour les deux peuples qui sont l'objet de cette étude.

Origine des Ruthènes.

C'est aux Normands de Suède et de Norvège que les Ruthènes doivent leur première organisation politique

proprement dite. Ces pillards, au caractère aventurier aimaient les expéditions guerrières sur terre encore plus que la piraterie. Au cours du septième et du huitième siècles ils ont dû émigrer en nombre assez considérable à l'intérieur des terres vers l'Europe centrale, pour former un petit peuple dans les environs de Novgorod, non loin de l'endroit qu'occupe actuellement Kief.

Ces Normands portaient le nom de "*Varègues*" *ou* "*Rous*" et l'un de leurs chefs les plus célèbres fut Rurik. De "*Rurik*" ou de "*Rous*," on a tiré le nom du pays qu'habitaient ces Normands en terre étrangère. C'est celui que l'on donna plus tard à toute la contrée habitée par les slaves qu'ils subjuguèrent et qui finirent par s'assimiler leurs vainqueurs : "*Rous*" et "*Rousseny*" ce furent là pendant des siècles dans la langue slave de cette région les mots que nous traduisons actuellement par "*Ruthénie*" et "*Ruthènes*" ou par ceux de "*Ukraine*" ou "*Ukrainiens.*"

Mais, d'où viennent ces différentes appellations? Tels qu'on les trouve dans notre langue les mots "*Ruthénie*" et "*Ruthènes*" ne nous viennent pas des mots slaves "*Rous*" et "*Rousseny*" mais de la langue latine.

Pendant les premiers siècles et tout le cours du moyen âge, on les a employés dans l'Eglise pour désigner tout autre chose que ce qu'ils signifient actuellement. On appelait "*Ruthenia*" une certaine région de la France méridionale, et "*Rutheni,*" les habitants de cette région. Ainsi "*Rouergue*" c'était "*Provincia Ruthenorum*"; "*Rodez,*" "*Segedunum Ruthenorum*"; "*Auvergne,*" "*Augusta Ruthenorum*". Monseigneur Pelesz, dans son histoire de l'Eglise Ruthène (Geschichte der Ruthenischen Kirche), explique de la façon suivante comment

il se fait que l'on en soit venu à donner à la "*Rous*" et aux "*Rousseny*" de Rurik, les noms de "*Ruthénie*" et des "*Ruthènes.*"

Dès la plus haute antiquité une immigration apparentée aux ancêtres des slaves serait venue fonder une colonie étrangère dans la Ruthénie gauloise, ou bien encore, lors de l'invasion des barbares, des contingents slaves se seraient mêlés aux troupes d'Attila pour s'en séparer ensuite et s'établir dans cette partie de la France. Ces étrangers auraient gardé en terre française leur caractère ethnique à un degré suffisant pour qu'il y eut une ressemblance notable entre eux et leurs cousins des pays slaves. Lorsque les peuples de ces dernières régions apostasièrent au cours du douzième siècle et des siècles suivants, on donna dans la langue latine, aux petits groupes qui restèrent fidèles à leur Foi, ou qui rentrèrent plus tard dans le giron de l'Eglise, le nom de leurs parents de France. On des appela "Ruthènes." De là aussi le nom de "Ruthénie" donné à la contrée qu'ils habitaient.

Quant aux titres d'"*Ukraine*" et d'"*Ukrainiens*" donnés à la "*Rous*" et aux "*Rousseny*" de Rurik, ils sont d'origine plus récente. "*Ukraine*" signifie "*pays des frontières*". Ce fut sous la domination polonaise le nom que l'on donnait aux régions méridonales de la Russie et qui étaient la véritable patrie des "*Rousseny,*" c'est à-dire des "*Ruthènes.*" Ce nom a fini par prévaloir si bien, qu'actuellement leurs descendants schismatiques ne s'en reconnaissent pas d'autres, tandis que chez ceux qui sont catholiques, il y a une tendance accentuée à laisser tomber en désuétude les appelations de "*Rous*" et "*Rousseny*" ou "*Ruthénie*" et "*Ruthènes,*" pour les remplacer par celles d' "*Ukraine*" et d' *Ukrainiens.*"

Pour nous cependant, afin d'éviter toute équivoque et toute confusion, nous nous abstiendrons au cours de ce travail d'employer les expressions "Ukraine" et "Ukrainiens" pour ne parler que de la "Ruthénie" et des "Ruthènes."

Ainsi donc, c'est avec Rurik, que ce peuple ruthène naquit à l'histoire. Mais c'est au dixième siècle, avec Wolodimir, surnommé "*Le Grand*" qu'il y entra de plein-pied. Ce chef avait quelque chose de Charlemagne en sa personne.

Il était encore païen quand il réussit à ruiner à jamais la domination des Normands en son pays, à subjuguer ceux qui leur étaient soumis et à fonder un nouvel empire avec Kief comme capitale.

Nous parlerons plus loin de la conversion de Wolodimir et de son zèle pour la Foi. L'influence qu'il exerça au point de vue civil et politique fut si considérable que le nom de ce grand roi a été l'un des plus célèbres de son temps dans toute l'Europe et que l'époque où il vécut fut l'âge d'or du royaume qu'il avait fondé.

Malheureusement, cette époque glorieuse ne fut pas de longue durée. Wolodimir, en mourant, commit la faute de partager son royaume entre ses douze fils.

Ce fut là pour la Ruthénie une cause de divisions sans nombre et de difficultés intestines sans fin. L'unité religieuse elle-même lui fut bientôt ravie. La Grèce apostasia avec Michel Cérulaire. L'empire moral, qu'elle avait exercé sur les Ruthènes depuis leur conversion, leur devint fatal. Un siècle après la consommation du schisme grec, la Ruthénie entière avait perdu la Foi pour devenir, elle aussi, schismatique à l'exemple de sa protectrice des beaux jours.

Ceci se passait au douzième siècle. Une fois dépourvu de l'unité civile et de l'unité religieuse, l'ancien royaume de Wolodimir s'enfonça de plus en plus dans le malheur.

D'abord, ce fut le règne de l'anarchie. Les Tartares en profitèrent pour venir périodiquement piller la Ruthénie et y faire la chasse à l'homme, encore plus qu'aux bestiaux. Les harems regorgèrent de victimes ruthènes. Cette époque triste entre toutes a laissé dans l'âme du peuple des traces si profondes que l'on fait remonter jusqu'à ces temps lugubres une grande partie de tout ce qu'il y a de mélancolique dans sa poésie et ses chants nationaux. Ce fut alors, c'est-à-dire au cours du treizième siècle, que, sous la poussée du malheur, de fortes migrations ruthènes se dirigèrent vers le nord pour se fondre là-bas avec des tribus finlandaises, mongoles et tartares et y fonder un peuple nouveau, le peuple moscovite, qui eut pour première capitale la ville de Moscou et qui devint le peuple russe de nos jours.

Ainsi pendant longtemps, la Ruthénie, quoique indépendante au point de vue politique a passé par toutes les horreurs de la décadence nationale et religieuse.

Ruinée comme elle l'était, elle était tombée comme d'elle-même dans les bras de sa voisine du nord-ouest, la Lithuanie qui se l'est incorporée au cours du treizième siècle. La Ruthénie perdit alors son indépendance pour ne la recouvrer jamais, depuis, jusqu'à nos jours, à l'époque de la révolution russe. Les Lithuaniens tinrent les rênes du gouvernement. Ils ne firent cependant pas d'efforts systématiques pour s'assimiler les Ruthènes. Sous eux, les Ruthènes conservèrent intacte leur identité nationale sans avoir à livrer de grandes luttes.

ORIGINE DE LA POLOGNE

Pendant que ces événements se déroulaient dans l'ancien empire de Wolodimir un autre peuple slave suivait à pas de géant une marche ascensionnelle. C'était le peuple Polonais.

Alors que les Ruthènes recevaient leur civilisation et la Foi de la Grèce, les Polonais étaient évangélisés par l'Europe occidentale. Chez eux, l'organisation politique ne se fit que lentement. Les ducs qui les gouvernèrent dans les débuts songeaient plus à se livrer mutuellement la guerre qu'à organiser dans le pays une forme de gouvernement unique et forte. Ce n'est qu'au dixième siècle que la Pologne eut son premier roi. Il se nomma Miecesłas. A partir de son règne, le royaume se fortifia graduellement alors que la Ruthénie se désagrégeait. Après la mort de Casimir III, surnommé " *Le Grand* " au quatorzième siècle, la Pologne se trouvait en état de rêver aggrandissement.

Peu de temps après, en 1386, la jeune reine Hedwidge exécuta ce rêve en épousant le roi de Lithuanie, Jagellon. Ce mariage unit si bien les deux royaumes que bientôt ils n'en formèrent plus qu'un seul. Soit ambition de leur part, soit supériorité réelle chez eux, les Polonais prirent vite de l'ascendant sur leurs alliés. Ils devinrent pratiquement les maîtres. Se trouvant tout-puissants dans la Lithuanie proprement dite, ils n'avaient plus qu'un pas à faire pour prendre possession de la Ruthénie. Ils le firent. Les Ruthènes protestèrent ; mais bon gré, mal gré, ils finirent par se soumettre à l'inévitable et signèrent l'Union de Lublin, en 1569.

LES RUTHÈNES SOUS LA DÉNOMINATION POLONAISE

Le royaume de Pologne devenait donc une trinité

nationale. Le beau rôle, celui de civilisateur et d'apôtre, échouait naturellement à l'élément polonais.

C'est ce que lui reconnaissent tous les historiens sérieux. Sur ce point, il y a entente parfaite. Mais, là où l'on cesse d'être du même avis c'est sur la manière dont la Pologne a répondu aux desseins de la Providence et a rempli sa mission. Quelle que soit l'opinion que l'on embrasse, on peut être certain de rencontrer des adversaires aussi impitoyables qu'irréductibles. Sans aller en cette matière délicate demander leurs avis aux extrémistes de l'un ou de l'autre camp, il nous sera bien permis d'accepter comme justifiable, jusqu'à preuve du contraire, l'opinion d'historiens personnellement favorables à la Pologne et toujours prêts à reconnaître les grands services que ce pays a rendus à la civilisation en se faisant le rempart de la chrétienté contre les invasions musulmanes du treizième au dix-huitième siècles. Dom Guépin dans son incomparable "*Vie de Saint Josaphat*" et Edouard Likowski, évêque polonais de Posen, dans ses deux volumes "*Union zu Brest*" et *Verfall der Ruthenischen Kirche*," sont très sévères à l'égard des Polonais dans le jugement qu'ils portent sur l'attitude de ces derniers à l'égard du peuple ruthène. "*La Pologne a été infidèle à sa mission*," tel est le verdict porté par ces historiens d'une renommée incontestable et d'une impartialité qui saurait difficilement être mise en doute.

Appartenant à une race supérieure à celles qui les entouraient, les nobles et les seigneurs polonais ne surent pas éviter l'écueil auquel les exposait leur supériorité. Ils le prenaient de haut à l'endroit des Lithuaniens. Leurs fierté et leurs exigences allaient jusqu'aux limites du mépris pour ceux qui habitaient "*les confins du royaume*" et au-delà. On parlait alors de ces steppes sauvages situées

sur le Don et le Dniéper, un peu comme on aurait parlé autrefois, à la cour de France, des quelques arpents de neige du Canada. On ne s'occupait guère de ces "*habitants des frontières*" que pour les exploiter. La protection qu'on leur accordait contre les invasions des Tartares et des Turcs était si peu effective que la population ruthène se vit forcée de prendre en main sa propre défense. C'est ce qui a donné lieu à l'institution des cosaques.

Les cosaques, que certains romanciers français nous ont représentés comme des espèces de Russes, ne l'étaient donc pas plus que les Français sont des espèces d'Italiens. Les cosaques aux seizième et dix-septième siècles étaient bel et bien des Ruthènes. Guerriers intrépides dont l'histoire est loin d'être immaculée, ils formaient comme un ordre militaire dont l'existence aventurière est restée aux yeux de leurs compatriotes nimbée d'une double auréole de patriotisme et de religion. L'amour du pillage et d'une indépendance sans frein disparaissent dans leur histoire, sous l'éclat d'un dévouement sans borne aux causes religieuses et nationales de leurs compatriotes, d'une grande piété apparente à l'égard de la sainte Vierge et d'une abnégation qui allait jusqu'à vouer délibérément le célibat afin d'atteindre plus sûrement et plus facilement le but qu'ils avaient en vue.

Ils s'établirent d'abord dans les îles difficilement accessibles, situées au milieu des cataractes du Dniéper, et de là, ils dirigèrent pendant longtemps leur énergie uniquement contre les Tartares et les Turcs. Plus tard, lorsqu'ils eurent pris pleinement conscience de leurs forces et qu'ils se crurent molestés par les détenteurs de l'autorité dans le royaume, c'est contre les Polonais qu'ils se

tournèrent. Ils devinrent alors un véritable fléau pour la patrie de Sobieski.

Les réclamations des cosaques, aussi bien que celles des Ruthènes leurs compatriotes, furent loin d'être toujours fondées et leur conduite en bien des circonstances est absolument injustifiable. Entre autre, on peut à coup sûr mentionner ces cas fort nombreux où le beau rôle est loin d'être le leur, alors que les uns et les autres prirent fait et cause contre la liberté de conscience et le droit qu'avaient le grand nombre des leurs d'embrasser la foi catholique à la suite de chefs de leur sang, tels qu'Isidore de Kief, Pocie', et surtout saint Josaphat, comme nous le verrons dans la suite. Il n'en est pas moins vrai, cependant, que souvent leurs griefs n'étaient que trop réels.

Le peuple polonais à l'apogée de sa gloire ne sut pas assez se garantir des défauts et des fautes auxquels sont si exposés ceux qui ont la force de leur côté. Il rêva assimilation. Nous verrons comment il tenta d'arriver à son but à l'égard des Ruthènes en mettant en jeu les plus hautes influences ecclésiastiques du pays et les moyens liturgiques eux-mêmes. Au point de vue civil et politique ce fut tout un système qui fut mis en oeuvre pendant longtemps. Autant que possible on tenait les Ruthènes en tutelle dans un état d'infériorité. Les faveurs et les privilèges, on les réservait pour les Polonais ou ceux qui s'étaient polonisés. Ce régime d'exception joint à l'ascendant qu'exerçait la supériorité intellectuelle et morale du clergé latin sur un clergé oriental récemment converti du schisme et encore, comme toujours depuis des siècles, rivé à la terre par le mariage de ses prêtres, fut cause que l'antique noblesse ruthène passa presque en bloc dans le

camp polonais et que les étudiants ruthènes qui fréquentaient les célèbres collèges de la Compagnie de Jésus, où l'enseignement se donnait dans la langue polonaise, commencèrent à rougir de leurs origines pour suivre l'exemple de la noblesse de leur sang.

Pendant quelques temps, au train qu'allaient les choses, on put espérer le triomphe définitif de la politique d'assimilation froidement calculée. Pourtant ce triomphe fut le prélude de difficultés et d'échecs sans fin. Le gros de la population ruthène, se voyant décimé et privé de la plus grande partie de ses chefs, en ressentit un profond malaise. Il se crut blessé dans son honneur national et fit peser sur les Polonais l'odieux de sa situation. L'exaspération, qui en fut comme la conséquence naturelle, fut poussée à son paroxysme lors des querelles religieuses du seizième et du dix-septième siècles. Chez ceux qui refusèrent de se faire catholiques ce fut le dépit de voir leurs rangs décimés par l'Union. Chez les Uniates ce fut la douleur de se voir dans leur patrie refuser les honneurs, les privilèges et les droits attachés à leurs titres de catholiques selon les lois du royaume de Pologne. De là naquirent ces luttes séculaires et ces haines profondes qui rendent si difficile, encore de nos jours, toute entente cordiale entre les Ruthènes et les Polonais, et en conséquence, entre les Ruthènes et tout le groupe de catholiques latins, parce que les Polonais ont pendant si longtemps symbolisé aux yeux de leurs antagonistes les coréligionnaires de ce dernier rite.

Poussés à bout, donc, irascibles par tempéramment, et ayant quelque chose des Grecs en eux, les Ruthènes de Pologne vexés au point de vue national et religieux rêvèrent de secouer le joug. Les cosaques se firent le bras

droit des agitateurs politiques. Pour être plus forts et s'assurer davantage la victoire, on fit appel aux protestants et aux athées déjà nombreux parmi les Polonais. La puissance des mécontents eut vite fait de paralyser le rouage déjà fort compliqué de l'administration du pays. Enfin, sous prétexte que l'intervention étrangère était nécessaire au maintien de l'ordre, on fit appel à la Prusse, à la Russie et à l'Autriche. On sait le reste. Ces derniers états s'entendirent comme larrons en foire. Il y eut un premier démembrement du royaume en 1773, un deuxième en 1795 Enfin, après la chute de Napoléon, la Pologne fut rayée complètement de la carte de l'Europe, en 1815.

A la suite de ces partages, une faible partie de ce malheureux pays fut annexée à la Prusse, une autre plus considérable, à l'Autriche, et, la troisième, qui fut la part du lion, passa à la Russie. En Prusse aussi bien qu'en Russie les Polonais ne jouirent plus d'aucune suprématie sur le peuple ruthène.

En Autriche, c'est-à-dire dans la Galicie, les Polonais, sans avoir de droits particuliers sur leurs anciens sujets, ont toujours joui de la part du gouvernement de Vienne, d'une confiance plus grande et de privilèges plus considérables. Bien que là, dans le cours du dernier siècle, les luttes entre ces deux éléments aient été moins acerbes qu'autrefois, ils sont toujours restés hostiles l'un envers l'autre. En venant au Canada ils ont emporté avec eux l'antipathie qu'ils tiennent de leurs ancêtres et que fomentent certains érudits en quête de popularité qui déterrent les vieux documents et remettent sans cesse sous les yeux de leurs compatriotes les vieilles querelles d'autrefois.

Les luttes à main armée en vue de l'indépendance

que se sont livrés ces derniers temps, ces deux peuples sur le sol de la Galicie et dans la Russie méridionale, ont ravivé ces haines comme aux pires époques des temps jadis et en ont réveillé les échos jusque dans les plus humbles foyers de nos Galiciens du Canada.

Dans la partie de la Pologne qui est tombée en partage à la Prusse, il n'y eut guère de Ruthènes, tandis qu'il forment la grande majorité de la population méridionale du territoire qui passa à la Russie. Sous le sceptre des czars l'histoire des Ruthènes devint indépendante de celle des Polonais, ou plutôt lui devint analogue, dans ce sens que les uns et les autres furent traités avec un profond mépris des droits les plus élémentaires au point de vue national aussi bien qu'au point de vue religieux. La politique des empereurs russes fit peser sur eux le régime de l'absolutisme le plus odieux. Comme ce fut surtout de la persécution religieuse que cette tyrannie, nous nous réserverons d'en parler un peu plus au long vers la fin de cette brochure.

DEUXIEME PARTIE

Les Ruthènes et Rome

Les rapports de Rome avec la patrie des Ruthènes ne semblent pas remonter aux temps apostoliques, du moins il ne paraît pas que les historiens de marque en aient des preuves suffisantes pour l'affirmer. Il est bien vrai que l'on a prétendu que les apôtres saint André, saint Paul et saint Barthélémy ont tour à tour évangélisé ces contrées. On s'est appuyé pour le croire sur les récits attribués à un annaliste slave du moyen âge, du nom de Nestor. Cette autorité étant loin d'avoir toutes les garanties de la critique moderne, Monseigneur Pelesz, dont nous avons déjà parlé, refuse eoute autorité à ces récits.

Que la conversion au christianisme des peuples habitant le territoire ruthène ait commencé vers le troisième siècle et se soit poursuivie avec succès au quatrième, au temps de Constantin, la chose est plus probable.

C'est à quoi aurait fait allusion saint Jérome dans une de ces lettres à Laeta:

"*Les Huns,*" dit-il, "*font retentir leurs déserts du chant de nos sacrés cantiques. Les saintes flammes de la charité brûlent au milieu des glaces de la Scythie. Les Gètes se rassemblent sous leurs tentes comme en autant d'églises pour chanter les louanges du Seigneur.*"

On s'accorde généralement à dire que le christianisme a continué à pénétrer lentement dans ces contrées pendant les siècles qui ont suivi.

C'est cependant au neuvième siècle que la conversion

des pays slaves encore en formation dans les environs du Dniéper, a commencé sur une plus haute échelle. Vers 867, saint Ignace, patriarche de Constantinople envoya saint Méthode, et plus tard, son frère, saint Cyrille vers la Moravie. Ces deux moines sont considérés comme les premiers apôtres des nationalités slaves.

Ils n'ont cependant travaillé qu'en Moravie et dans la Bulgarie. Ce qui leur a valu ce titre, c'est qu'il ont inventé l'alphabet slavon et qu'ils ont posé le principe d'une liturgie slavonne en traduisant la liturgie romaine dans la langue des peuples qu'ils évangélisèrent. Cette innovation leur valut d'être accusés auprès du Saint Père. Cités devant ce haut tribunal, ils surent si bien défendre leur cause que le Souverain Pontife les exonéra de tout blâme et leur enjoignit de continuer leur apostolat.

Vers le même temps, d'autres missionnaires partaient également de Grèce pour aller cette fois vers ce que nous appelons aujourd'hui la Ruthénie ou l'Ukraine.

Ces missionnaires étaient-ils vraiment catholiques? Etaient-ils schismatiques? Il y a à ce sujet une grande controverse hstorique. La Grèce était alors en pleine révolution religieuse. Un homme puissant du nom de Bardas, ministre du jeune empereur de Constantinople, Michel III, s'étant vu refuser publiquement par saint Ignace la sainte communion à cause de sa vie scandaleuse, voulut se venger de cet affront en faisant exiler le saint patriarche pour mettre à sa place un intrus, Photius.

Celui-ci, grâce à de faux rapports, réussit à tromper la vigilance du pape Nicolas I. Pendant plusieurs années, ce fut la lutte ouverte avec une série de victoires et de défaites successives pour l'un et pour l'autre partis. Sous Adrien II la vérité finit par se faire jour à Rome.

Ce fut alors que Photius fut excommunié et qu'il fit schisme. Et c'est pendant ces années de troubles et d'agitation religieuse que les missionnaires grecs entreprirent la conversion des Ruthènes. On comprend que la question de savoir à qui revient l'honneur d'avoir envoyé ces missionnaires, aux catholiques ou aux schismatiques, soit vivement discutée. Néanmoins, des documents, qu'il serait trop long d'étudier ici, semblent bien prouver que c'est d'Ignace que ces missionnaires tenaient leurs pouvoirs et que, par conséquent, en se faisant chrétiens, les Ruthènes se firent catholiques.

Ce n'est pas encore à cette époque que la masse de la population ruthène a passé au christianisme.

Cette conversion s'est faite environ un siècle plus tard sous le règne glorieux du puissant Wolodimir.

Ici, l'histoire revêt les couleurs du roman. Wolodimir était fils d'une chrétienne, d'Olga. Comme nous l'avons vu plus haut, encore païen, il avait jeté les bases d'un nouvel état. Il aspirait à épouser une princesse grecque catholique. On lui fit comprendre que son rêve ne pourrait se réaliser à moins qu'il ne se fît catholique lui-même, L'amour et la grâce s'entendirent. Wolodimir se fit baptiser et épousa la princesse Anne. Chrétien et catholique, Wolodimir usa de tout son prestige pour détruire le règne de Pérun, la première des idoles slaves. Il rendit la tâche si facile aux ouvriers apostoliques venus du pays d'origine de son épouse, que ces derniers n'avaient, disent certains historiens, qu'à baptiser le peuple qui s'avançaient par milliers dans les eaux du Dniéper, demandant comme une faveur d'être admis à professer la foi de son souverain. C'est à cette époque que remonte le rite grec ruthène ou gréco-slave avec les particularités disciplinaires qui lui sont propres.

Avant d'aller plus loin répondons ici à deux questions qui s'expliquent sur les lèvres de ceux qui ne sont pas versés en ces matières.

Comment se fait-il que Rome autorise les Ruthènes catholiques comme nous, à se servir, pour la célébration des saints mystères, l'administration des sacrements et pour le culte en général, d'une langue autre que la langue latine et de cérémonies autres que les nôtres? Ne sont-ils pas catholiques comme nous? C'est une question que posait un jour, un protestant à Monseigneur Langevin. C'est une question que l'on retrouve souvent sur les lèvres de bien des catholiques.

Pour répondre à cette question, il suffit de se rappeler que la religion comprend le culte intérieur et le culte extérieur. Les liens qui unissent le second au premier sont, sans contredit, très étroits. Ils ne le sont pas cependant au point que le même culte intérieur doive nécessairement s'exprimer extérieurement dans la même langue liturgique et les mêmes cérémonies, en un mot dans le même rite.

De même que l'on peut exprimer la même pensée avec des paroles fort différentes, selon le langage que l'on parle, et, que l'on peut accentuer l'expression de sa pensée par des gestes divers selon son tempérament, ainsi, on peut rendre à Dieu d'une façon extérieure les mêmes actes d'adoration, de remerciement et de demande, de manières fort différentes selon que l'on appartient à différents rites.

C'est ce qui explique que l'Eglise, depuis la plus haute antiquité, a permis l'usage des rites divers. Parmi ces rites, les uns ont été comme créés de toute pièce: tels par exemple, le rite latin et le rite grec. D'autres ont tiré d'eux leur origine: tel, le rite slavon des saints Cyrille et

Méthode, introduit dans l'Eglise au neuvième siècle et qui, selon la croyance généralement admise, n'était que la traduction en langue slavonne de la liturgie romaine du temps pour les slaves de la Moravie et de la Bulgarie; tel encore le rite gréco-ruthène introduit en Ruthénie aux temps de Wolodimir par les missionnaires grecs pour les slaves de cette contrée.

La deuxième question qui intrigue encore beaucoup de gens est une question de discipline. D'où vient que les Ruthènes catholiques ont un clergé marié en Galicie?

Cette question a besoin de précision. Chez les catholiques des rites orientaux, non plus que chez ceux du rite latin, les prêtres ne peuvent se marier. Celui qui est ordonné prêtre célibataire doit le demeurer toute sa vie. Celui qui devient veuf après son ordination au sacerdoce ne peut ensuite contracter une nouvelle union matrimoniale. Seulement les évêques orientaux ont en Orient la permission d'ordonner au sacerdoce des hommes mariés.

D'où cela vient-il?

L'histoire des premiers siècles de l'Eglise, tout obscure qu'elle soit à cause du manque de documents, semble bien démontrer que dès le début, l'Eglise ne voulut avoir pour ses prêtres que des hommes libres des entraves de la famille. Tout au plus voit-on, lorsque la pénurie des vocations se faisait par trop sentir, que si elle a consenti à se choisir des ministres parmi ceux qui étaient déjà engagés dans les liens de la vie conjugale, ce fut en les obligeant à garder désormais la continence. Saint Jérôme nous dit que ceux qui enfreignaient cette règle se rendaient coupables.

Mais plus tard, lorsque la politique s'occupa plus que de raison des choses du sanctuaire, que le pouvoir civil

se fit fort de choisir les évêques et de les imposer aux diocèses, que les guerres eurent bouleversé la chrétienté et que les hérésies eurent affaibli la Foi, la discipline ecclésiastique se relâcha, notamment en Orient. Les abus s'introduisirent. L'ordination au sacerdoce d'hommes mariés et continuant apès leur ordination à mener la vie conjugale devint si générale, qu'en l'an 680, le concile "*in Trullo*," tenu en dehors du Pape et non confirmé par lui, légitima cette coutume. Comme il s'agissait non d'une question de foi, mais d'une question de discipline, et, que l'Orient chancelait déjà dans sa vie religieuse, les souverains pontifes, se sont contentés de protester contre ceux qui se prévalaient de l'autorité de ce concile, sans les frapper d'excommunication. Ils ont ensuite fermer les yeux et ont fini par admettre ce qui était depuis longtemps un fait accompli.

C'est ainsi que l'ordination au sacerdoce d'hommes mariés et continuant à mener la vie conjugale après leur ordination a été pratiquement admise dans l'Eglise chez les Grecs au huitième siècle. De là elle a passé chez les Ruthènes et a duré depuis chez eux, à travers les vicissitudes de leur vie religieuse.

Reprenons maintenant notre récit.

L'essai du schisme tenté par Photius avait échoué. Celui-ci, frappé de disgrâce sous Basile I, était mort en exil. Ses successeurs comme ceux de saint Ignace avait continué de vivre en union avec Rome pendant encore près de cent cinquante ans.

Pendant cet intervalle, Wolodimir s'était converti avec son peuple et les Ruthènes avait vécu sous la tutelle religieuse des Grecs.

Et qu'allait devenir ces Ruthènes, après que Michel

Cérulaire eût consommé le schisme grec? Allaient-ils suivre le patriarche de Constantinople? L'histoire répond qu'il n'en fut rien pendant plus de cent ans. Au douzième siècle, cependant, lorsque la guerre civile, les luttes fratricides entre les princes et les diverses factions du peuple eurent semé la ruine par tout le pays, la Ruthénie devint schismatique à son tour.

Pendant plus d'un siècle elle ne donna aucun signe de retour au catholicisme. Vers 1250, sous la menace des Tartares, un prince ruthène, Daniel de Halicz, tenta de négocier avec le pape Innocent IV, en vue d'obtenir de lui des secours contre les ennemis de sa patrie, lui promettant en retour sa conversion et celle de son peuple. Ces négociations aboutirent à peu de résultats pratiques. Il y eut comme un sursaut à l'époque du Concile de Florence, qui eut lieu en 1431. Sur l'invitation du pape, un grand nombre d'évêques schismatiques s'étaient rendus à ce concile. On y élabora un projet d'union que tous signèrent. Parmi ces évêques schismatiques venus des pays de l'Orient, il y en avait un du nom d'Isidore. C'était le Métropolitain de Kief. Il accepta l'union de tout coeur et voulut s'en faire l'apôtre au milieu de ses compatriotes. L'accueil qu'on lui fit fut moins que sympathique. Considéré comme traître à sa patrie et à la foi de ses ancêtres, il crut qu'il y avait peu à faire au milieu des siens et il s'en alla prêcher l'Union aux cousins de Moscou.

Le prince Wasyl Wasilewicz, qui règnait alors dans cette ville, ameuta si bien le peuple contre lui, qu'il put à peine sauver sa vie en s'enfuyant à la dérobée. Les Russes aussi bien que les Ruthènes continuèrent à vivre dans le schisme.

Un siècle plus tard, en 1569, eut lieu l'union de Lublin par laquelle les Ruthènes soumis jusqu'alors aux Li-

thuaniens, reconnurent la suprématie de la Pologne. Eux qui étaient demeurés schismatiques sous le sceptre des rois de Lithuanie, continuèrent à l'être encore près de cinquante ans sous celui des rois polonais.

Pendant ce demi-siècle, comme dans la suite, il y eut de la part des Polonais, les abus que l'on sait déjà au point de vue civil, national et politique. Est-ce pour relever leur peuple à ce triple point de vue ou pour des raisons d'ordre supérieur, toujours est-il qu'en 1596, sept ou huit évêques ruthènes schismatiques du royaume de Pologne, dans une assemblée qu'ils tinrent à Breste, résolurent d'embrasser l'Union telle que projetée au concile de Florence. Ils déléguèrent à cette fin deux des leurs au Saint Père.

Clément VIII, qui occupait alors le siège de saint Pierre, les reçut dans l'Eglise, les confirma dans leurs charges et publia une bulle, "*Magnus Dominus*" qui est restée comme la charte des droits des Ruthènes-Unis, ou des Uniates, comme on les appela dans la suite.

C'est alors que commença l'époque la plus agitée de toute l'histoire religieuse des Ruthènes. Des esprits sérieux prétendent qu'en l'apprenant à fond on y découvre comme la clé des évènements politiques de l'Europe orientale pendant près de deux siècles.

En même temps que les évêques ruthènes schismatiques faisaient leur soumission au Souverain Pontife, la prudence, croyaient-ils, leur commandait de cacher soigneusement leurs démarches à leurs ouailles. Or il y avait à cette époque un prince ruthène très puissant dans l'ordre civil aussi bien que dans l'ordre religieux. C'était le prince Ostrogski. Il rêvait, lui aussi l'union avec Rome et il aspirait à être un facteur important dans les négociations.

Quand il vit que l'épiscopat avait pris les devants et l'ignorait complètement, il en fut si profondément blessé dans son orgueil, qu'il jura de contrecarrer leurs desseins par tous les moyens en son pouvoir. Ses revenus, qui se chiffraient par millions, il les employa à fonder une imprimerie de propagande en faveur du schisme et à rémunérer ceux qui acceptaient de se faire ses serviteurs pour attiser la colère du peuple par la parole et par la plume.

Les Ruthènes, devenus ombrageux par suite des mauvais traitements et des persécutions dont ils avaient été l'objet depuis des siècles, prêtèrent facilement l'oreille aux griefs et aux accusations mensongères proférées contre leurs chefs spirituels. L'opposition que soulevèrent les agents d'Ostrogski fut si grande, que les uns après les autres, les évêques qui s'étaient convertis à l'Union, retournèrent à leur vomissement ou s'abstinrent de prendre part à la lutte. Un seul resta vaillament sur la brèche. Ce fut Hypace-Pociei. Sans avoir lui-même atteint les sommets, il est considéré cependant aux yeux de l'histoire, comme le digne précurseur de véritables apôtres et de grands saints que Dieu suscita pour sauver la cause de l'Union gravement compromise.

Ce fut d'abord, Josaphat Kuncewicz, mort plus tard, évêque de Polosk, martyrisé par ses compatriotes et canonisé par Pie IX. C'est sa vie qu'à écrite Dom Guépin. La seconde édition a été publiée en 1897. Comme elle est épuisée depuis assez longtemps, celui qui trouverait le moyen de faire une troisième édition de ces deux remarquables volumes, rendrait un véritable service à l'Eglise.

Josaphat Kuncewicz, donc, encore enfant priait un jour en face d'une image de Jésus en croix, quand une

étincelle partie du coeur du divin Rédempteur tomba dans le sien pour l'enflammer d'un amour de prédestiné.

Sans autre guide que l'Esprit-Saint, il se fit solitaire dans une cellule d'un monastère abandonné et y passa trois années dans la pratique de la mortification la plus austère et dans la méditation des livres liturgiques de son rite. C'est là qu'il puisa cette abondance de doctrine et d'onction qui le rendirent si terrible aux adversaires de l'Union et lui méritèrent le surnom de "*Ravisseur d'âmes.*" La Providence lui ménagea la rencontre d'un jeune noble du rite latin du nom de Rutski. Celui-ci avait déjà terminé des études théologiques très fortes à Rome. Il ne savait que faire. Saint Josaphat l'invitait à embrasser le rite ruthène. Un jésuite, son confesseur, le poussait dans la même direction. Mais le jeune ecclésiastique hésitait. Il disait plus tard, qu'à cette époque, quand il voulait pleurer, il n'avait qu'à aller visiter les temples ruthènes. Le désarroi et l'abandon qu'il y voyait lui faisait verser d'abondantes larmes. Il hésitait d'autant plus que Pociei, l'évêque dont relevait saint Josaphat à cette époque, faisait moins que de l'encourager. Le débile vieillard, en butte à des difficultés sans nombre et toujours renaissantes, craignait d'en voir surgir de nouvelles et de plus grandes encore en introduisant dans les rangs du clergé ruthène un membre d'origine latine.

Enfin, Dieu manifesta sa volonté d'une façon prodigieuse. Le Pape parla. Rutski se décida.

Rutski et Josaphat travaillant ensemble, c'était la science et la sainteté se donnant la main pour la défense d'une grande cause. L'Union allait voir de grandes luttes et de beaux jours.

Cette cause de l'Union était loin d'être vue partout

d'un bon oeil, dans le royaume de Pologne. La noblesse polonaise, qui jouait à cette époque un rôle unique dans le gouvernement du pays et dont l'influence était énorme même dans les questions religieuses, était divisée en trois factions. Chez elle, les uns avaient embrassé le protestantisme ; d'autres souffraient du mal de l'indifférence, Ces derniers, sans être adversaires acharnés du retour des Ruthènes à la foi catholique, comme l'étaient les protestants, refusaient cependant de s'occuper de cette question ou la reléguaient au second plan. Le reste de la noblesse, quoique catholique et de beaucoup plus nombreuse, cédait aux préjugés du temps. On rencontrait alors en Pologne les plus étranges anomalies.

" *Les gentilshommes*, dit Dom Guépin (Vie de Saint Josaphat, p. 300 v. I. Ed. 1897) *bâtissaient des monastères, des églises, des séminaires pour le clergé latin. Rien ne leur coûtait pour multiplier les oeuvres catholiques au profit des bourgeois et des paysans de leur rite: mais pour peu qu'il s'agît des Ruthènes, au zèle le plus ardent succédait la plus profonde indifférence. Amis et ennemis s'accordent à le dire; si la noblesse latine avait mis au service de l'Union l'autorité incontestée qu'elle exerçait sur l'Eglise ruthène, en vertu des lois ou de coutumes immémoriales, en moins d'une année le schisme eut été anéanti en Pologne.*" Le clergé latin lui-même se laissa trop dominer par les idées politiques de son milieu. " *Il est triste d'avouer*, dit encore le même auteur (ibidem, p. 301) *que le clergé latin s'intéressait aussi peu à leur sort* (i.e. des Ruthènes) *que le reste de la noblesse. Recruté presque exclusivement dans l'ordre équestre, le clergé latin en avait tous les préjugés, et sa conduite n'était souvent ni plus chrétienne, ni plus sensée. Des évêques, des communautés religieuses possédaient de vastes domaines en Ruthénie, et on ne les voyait pas faire un effort*

pour ramener leurs paysans à l'unité catholique. On ne saurait crop vanter le zèle, les lumières, la fierté de l'épiscopat polonais à l'époque qui nous occupe, Il menait de front les affaires de l'Eglise et de l'Etat avec un rare succès et une persévérante énergie. Cependant, au rapport de Rutski lui-même, le seul évêque de Vilna, Eustache Wollowicz, prêtait à l'Eglise uniate un sérieux et constant appui.

Pour connaître le sentiment des autres, écoutons Martin Szyszkowski, évêque de Cracovie; " Quelques-uns des Ruthènes, dit-il, sont rentrés il y a quelques années, dans la communion de l'Eglise Romaine: mais nous voyons que ce changement a été plus nuisible qu'utile. Il y a tout lieu de craindre que cette race d'hommes, à peine guidée par la raison, n'excite quelque tumulte dans la République, sous prétexte de religion. Aussi paraît-il plus prudent de céder aux circonstances et de permettre comme le père de famille à cette ivraie de croître jusqu'au temps de la moisson."

Les évêques uniates étaient loin d'être toujours traités avec les égards dus à leur rang. "*Quelquefois*, écrira plus tard Rutski, *on place un simple chanoine au-dessus de nos évêques, par la volonté et sur l'ordre formel des évêques latins. Si une affaire nous conduit chez eux, nous obtenons plus difficilement une audience qu'un simple prêtre de leur rite.*"

Mise au courant de ces abus, Rome jugea à propos d'intervenir. La parole des Souverains Pontifes, si elle n'eut pas toujours l'accueil que l'on eut été en droit d'espérer, améliora peu à peu la situation.

La Compagnie de Jésus, dont les membres Polonais avaient en Pologne embrassé les idées en cours, évolua sur l'ordre de son Général. Elle entra en lice à côté de saint Josaphat et de Rutski et écrivit une des plus belles pages de son histoire. Pendant que son immortel Skarga flagellait l'erreur et le schisme, de sa parole inspirée,

tant elle était forte et ardente, d'autres pères aidaient à la réforme des Basiliens et au relèvement du clergé séculier.

Rutski devint évêque de Halicz et Josaphat, évêque de Polosk. C'est autour de ces deux noms que se concentra toute l'ardeur de la lutte. Pour se faire une idée du travail gigantesque qui s'offrait à leur débordante activité, il suffit de savoir que le clergé qu'ils avaient sous leur direction, quoique catholique, avait grandi dans le schisme, qu'il n'avait que peu ou point du tout fréquenter les écoles. Beaucoup de prêtres savaient à peine lire. L'ignorance, on peut le dire sans fausser l'histoire, était encore leur moindre défaut.

Malgré cela, le niveau moral, intellectuel et religieux dans les rangs des pasteurs et des fidèles s'éleva si rapidement que le parti d'Ostrogski en fut vite aux abois. C'est alors qu'il se tourna d'une voix suppliante vers le patriarche de Constantinople pour lui demander à grands cris de trouver un moyen d'infuser une nouvelle vie au schisme agonisant, en Pologne. Celui-ci envoya un délégué extraordinaire, qui parcourut les villes et les villages ruthènes du royaume et y organisa, sans rencontrer de la part des gouvernants la moindre opposition, des confréries indépendantes de l'autorité religieuse. Finalement, cet envoyé, revêtu du caractère épiscopal, sacra autant d'évêques schismatiques qu'il y avait de sièges épiscopaux uniates. Dans l'espace de quelques mois, une nouvelle hiérarchie avait été créée de toute pièce en face des évêques ruthènes unis à Rome. La lutte, comme on peut le croire, fut des plus acerbes.

Du côté des catholiques, Josaphat et Rutski continuèrent à être les porte-drapeaux les plus en vue. Du côté

des schismatiques, Ostrogski tint jusqu'à sa mort le premier rang parmi les laïques. Dans le clergé il y eut pour combattre sous la gouverne d'Ostrogski, différentes personnalités. Aucune, cependant n'a laissé une mémoire plus profonde que Smotrycki. Ce personnage, qui était loin de manquer de ressources comme écrivain et comme orateur, avait toute l'impressionabilité et le manque de constance de sa race. A plusieurs reprises, il passa et repassa d'un camp à l'autre. Il finit par mourir vers 1628, sincèrement repentant, donnant même des signes de prédestiné.

Ce n'était pas assez aux yeux des schismatiques d'avoir bouleversé les esprits au point de vue religieux. Se sentant en face d'un gouvernement débile, ils attisèrent contre les Polonais la haine des Cosaques et soulevèrent contre l'autorité l'élément protestant du royaume.

Les protestants et les cosaques furent d'une audace extrême. Menaçant sans cesse de faire appel aux puissances étrangères pour intervenir dans l'administration intérieure du pays, ils posèrent les bases d'une action politique qui devait se terminer, un siècle et demi plus tard, par la ruine complète du pays.

Sant Josaphat, au sujet de l'attitude arrogante des Cosaques avait écrit en 1623, les paroles suivantes:

" *Si dans cette diète on agit au gré des Cosaques, si l'on insulte Dieu et la sainte Eglise catholique, l'Etat sera bien près de sa perte. Les Cosaques voyant qu'on se règle d'après leurs caprices, seront résolus à tout oser.*"

Il ne lui fut pas donné de voir la réalisation de cette prophétie : car cette année-là même, il tombait sous les coups de ses adversaires, martyr de l'Union.

Les schismatiques, qui avaient cru triompher à jamais

en mettant à mort le saint évêque de Polosk, furent bien déçus. Josaphat devint thaumaturge. Il fit plus pour la conversion de ses ouailles mort que vivant. Son corps qui avait été précipité dans la Dvina, attaché à une énorme pierre, vint de lui-même à la surface de l'eau et fut découvert grâce à un faisceau de lumière parti du ciel. La foule, qui s'était comportée quelques jours auparavant avec une brutalité sans nom à l'égard de son premier pasteur, en face de l'intervention céleste, changea de disposition du tout au tout! Elle s'empara avec respect de ces saintes reliques pour les vénérer. Pendant plusieurs semaines on les transporta de ville en ville.

Le peuple ne pouvait se résoudre à voir inhumer les restes de son évêque. Partout c'était comme une série interminable de miracles. Les grandes difficultés de l'Union étaient renversées.

Sans aller jusqu'à excuser les abus dont nous avons parlé plus haut, on avait pu jusqu'alors, sans dépasser les limites de l'honnête et du juste, discuter sur les avantages qu'il y avait pour les Ruthènes à conserver leur rite spécial en se faisant catholiques.

A Rome même, les opinions les plus contradictoires trouvaient d'ardents défenseurs. Pour les âmes droites, la vie, la mort et les miracles de saint Josaphat furent comme le doigt de Dieu. A partir de cette époque, le rite ruthène eut davantage le droit de cité en théorie et en pratique, dans la Pologne et dans l'Eglise. Pendant tout le dix-septième siècle, ce fut une marche glorieusement ascendante.

Vers 1721, l'épiscopat ruthène crut le temps arrivé d'asseoir sur une base plus solide l'organisation de son rite. Grâce à une paix relative assez prolongée et à une

meilleure entente entre les catholiques des deux rites, une nouvelle mentalité avait surgi dans les rangs du clergé ruthène. Certaines réformes s'imposaient, Le concile de Zamosc se mit à l'oeuvre.

Rome cependant, qui voyait d'un oeil favorable le rite ruthène se débarrasser de certaines pratiques qui se ressentaient trop du schisme ne fut pas aussi enthousiaste que les Pères du Concile, lorsqu'il fut question d'innovations qui revêtaient un caractère plutôt occidental et latin.

Anxieux de conserver au rite ruthène son cachet d'antiquité, les Souverains Pontifes refusèrent pendant longtemps de confirmer telles quelles les décisions liturgiques du Concile. Ils pratiquèrent plusieurs amputations avant d'en sanctionner solennellement les actes. On ne voulait pas altérer trop profondément le rite ruthène de peur de rendre plus difficile la conversion de ce qui restait encore de schismatiques.

Un demi-siècle après ce concile de Zamosc, la Pologne entrait dans la période la plus critique de son histoire. Les germes de politique antipatriotique semés par le parti des schismatiques avant la mort de saint Josaphat, allaient produire leurs fruits.

Les trois partages de la Pologne acheminèrent l'élément ruthène vers un fractionnement complet de ce peuple en deux parties, comme on le sait déjà.

Des douze ou quinze millions de Ruthènes qui avaient embrassé l'Union depuis le temps de saint Josaphat, trois millions environ passèrent à l'Autriche. Ce furent ceux qui habitaient la Galicie. Les Ruthènes ne se gênent pas maintenant pour reprocher à la monarchie des Hapsbourgs la prépondérance qu'elle a toujours accordé à l'élément polonais en cette province au cours du dix-neuvième siè-

cle. Cependant les entraves, si elles ont été nombreuses au point de vue national, ont été à peu près nulles au point de vue religieux. Néanmoins les catholiques du rite ruthène sont restés plus ou moins stationnaires pendant la première moitié du siècle dernier. Mais à partir de 1850 les questions orientales prirent de l'importance. Pie IX invita les évêques schismatiques au concile du Vatican et canonisa saint Josaphat. Léon XIII crut possible un rapprochement entre Pétersbourg et Rome. Il vit dans les Ruthènes, comme plusieurs de ses prédécesseurs, des intermédiaires destinés par la Providence à convertir les Slaves orthodoxes. C'est pour cela qu'il s'efforça de rendre plus intense la vie religieuse chez les Uniates de Galicie. C'est sous son pontificat que se tint le concile de Léopol. L'ordre des Basiliens, l'unique ordre religieux qu'il y eut jusqu'alors chez les catholiques ruthènes, était en décadence et menaçait de s'éteindre. Le grand Pape le releva en le plaçant temporairement sous la direction des Pères de la Compagnie de Jésus.

Plus récemment encore, l'épiscopat ruthène a dirigé l'élite de ses jeunes clercs vers les grandes universités de Rome et d'Innspruck, pour y puiser une nouvelle sève de doctrine et d'esprit catholique.

C'est là que se trouvait Monseigneur Budka, il y a une vingtaine d'années.

Quelques années avant la guerre, un des trois évêques du rite ruthène en Galicie, Monseigneur Chomyszyn de Stanislaw, a cru l'heure arrivée d'introduire le célibat dans le clergé de son diocèse. Ses efforts n'ont pas été couronnés de succès. La guerre et ses conséquences affreuses pour cette partie de l'Europe ont plutôt stimulé que ralenti son courage.

De son côté, Son Excellence, Monseigneur Szeptycki, une des plus belles figures des temps modernes, a embrassé de tout coeur l'idée que Monseigneur Langevin, de vénérée mémoire, avait commencé à mettre à exécution dans les plaines de l'Ouest. Il a mis toute son influence à contribution pour asseoir sur une base solide la fondation d'une province rédemptoriste du rite ruthène. Les Belges qui ont tant fait pour les Ruthènes du Canada, ont été chargés de cette mission aussi délicate que difficile.

Avec l'armistice et le traité de paix, l'Eglise ruthène est entrée dans une ère nouvelle, sur le territoire de Galicie. Les Ruthènes de cette province ne voulaient à aucun prix vivre sous la tutelle de leurs ennemis d'antan. Il s'en est suivi une guerre qui ne l'a cédé en rien en cruauté à tout ce que l'on a mis de pire sur le compte des Allemands. Le clergé ruthène, déjà décimé à plusieurs reprises par les armées russes et allemandes qui avaient fait tour à tour l'invasion de ce malheureux pays, pendant tout le temps que dura la grande guerre, a vu ses rangs s'éclaircir de nouveau dans cette lutte fratricide.

Un mémoire présenté aux alliés en 1919 atteste que l'armée de Paderewski a brûlé plus de deux cents églises ruthènes et en a fermé plus de trois cents autres. Des monastères ruthènes qui avaient été respectés par les armées schismatiques lors de l'invasion de l'Autriche, ont été dévastés et pillés par les Polonais et les moines ont été faits captifs.

L'un d'eux, et non des moindres, écrivait au mois d'août 1919, une lettre au cours de laquelle on pouvait lire ce qui suit:

Quant à nous, nous avons passé par des temps excessivement tristes et nos malheurs sont loin de toucher à leur fin..

Les derniers mois ont été les pires de tous. L'année dernière la guerre a sévi dans notre patrie. Notre noviciat et le monastère voisin ont été pillés de fond en comble et tous les religieux ont été emmenés en captivité. Ils sont encore en exil. . . . Il est difficile d'avoir recours au Saint-Siège. La cause religieuse est grandement en souffrance. Bref c'est un temps à faire surgir des martyrs.

Depuis quelque temps, on dit que la situation s'améliore.

Cette histoire des Ruthènes catholiques de Galicie, toute triste qu'elle puisse être, surtout en ces derniers temps, l'est cependant encore moins que celle de leurs compatriotes sous le sceptre de la Russie.

L'article VIII du traité de Grodno garantissait le libre exercice de leur religion aux catholiques des deux rites. Mais l'impératrice Catherine que l'histoire a surnommée "*La Vénus du Nord*" n'eut pas plus d'honneur devant les hommes qu'aux yeux de Dieu.

A peine fut-elle devenue la souveraine des Ruthènes catholiques qu'elle inaugura contre eux un système de persécution qui a sévi avec de légères nuances jusqu'à la chute du dernier des czars. En sorte que le dix-neuvième siècle a été pour les Ruthènes en Russie, un siècle de tourments, d'agonie et de mort. La longue série des défections dans les rangs du clergé et des fidèles est triste à l'excès. Mais à côté de choses désolantes, que de belles pages dans cette histoire!

Cela dépasserait absolument les cadres que nous nous sommes tracés que d'entrer dans les détails de ce long martyrologe. Quelques cas de persécutions justifieront une conclusion générale. Ceux qui voudraient se renseigner davantage sur ce point, feront bien de consulter les

volumes de Monseigneur Edouard Likowski auxquels nous avons déjà fait allusion.

C'est de l'un de ces volumes que je traduis ce qui suit :

"*Dès l'année 1838, Siemaszko*" (c'est un nom plus exécré ches les Ruthènes catholiques que le nom de Chiniquy chez les Canadiens-Français. c'est celui d'un évêque apostat) "*somme par trois fois de renoncer à l'Union les soeurs du couvent de Minsk dont la supérieure est le Mère Macryna Miczylawska. Ne recevant aucune réponse d'elles il alla les voir en personne en 1839. Il tenta de les ébranler par des menaces et des promesses. Vu l'inutilité de ses efforts, il les fit transporter dans un soi-disant monastère de religieuses schismatiques. C'est sous la garde de ces dernières qu'elles furent placées. Ces géôlières étaient des personnes de bas étage, querelleuses, et ce qui pis est, adonnées au vice de l'ivrognerie. Jour et nuit, les prisonnières portaient les fers aux mains et aux pieds comme de viles criminelles. Si quelquefois on les en libérait, c'était pour leur faire faire les travaux les plus rebutants. La nuit on leur donnait un peu de paille en guise de matelas. Au moral leurs souffrances étaient encore plus terribles. Pour les gagner au schisme, on les avait placées sous la direction d'un prêtre apostat, leur ancien chapelain à Minsk. Comme son éloquance ne produisait plus aucun effet sur elles, ce malheureux allait jusqu'à se faire leur bourreau. Il les flagellait lui-même deux ou trois fois par semaine. S'il arrivait à quelque religieuse de faiblir sous la force des coups, il redoublait les mauvais traitements. Plusieurs d'entre elles finirent ainsi leurs jours par un glorieux martyre. Un jour, au cours d'une orgie de leurs gardiennes, une de ces femmes fortes fut jetée dans une fournaise ardente et brûlée vive. Une autre eut le crâne fendu.*

Après deux années de ces cruels tourments, les religieuses survivantes furent transportées à Polosk. On les y traita

d'une façon non moins barbare. Là deux religieuses perdirent l'usage de leur raison: cinq tombèrent victimes des mauvais traitements qu'on leur avait fait subir, sept moururent d'épuisement. Celles qui restèrent furent transférées à Nadzioly. On tenta un nouveau tourment pour les gagner au schisme. En plein hiver on les enforçait dans un étang glacé en face d'une foule immense de spectateurs. On comprend que plusiers trouvèrent encore la gloire du martyre dans ces tourments. L'indignation de la population juive sauva les autres du même sort. . . En 1845, c'est-à-dire, après six années de ces tortures indicibles, la Mère Macryna réussit à s'enfuir au-delà des frontières. Elles est morte en 1869 comblée d'honneurs par les papes Grégoire XVI et Pie IX."

Si l'on a sévi avec tant de rigueur contre d'humbles religieuse, imaginons-nous quelle barbarie infernale on a dû mettre à réprimer l'action des chefs, de ceux qui pouvaient influencer les foules. On comprend pourquoi avant la guerre mondiale, il était défendu à tout prêtre du rite catholique ruthène de pénétrer en Russie. Ceux qui enfreignaient cette loi étaient condamnés à la mort ou à l'exil en Sibérie.

Le même sort était réservé à tout prêtre catholique du rite latin qui osait exercer son ministère auprès des Ruthènes qui lui demandaient d'entendre leurs confessions, de baptiser leurs enfants ou de bénir leurs mariages. Jamais on ne pourra savoir le nombre des victimes de ces lois, draconniennes s'il en fut jamais.

Rarement au cours des siècles, l'Eglise avait été éprouvée plus cruellement dans ses enfants. Le grand Pape Pie IX en plus d'une circonstance fit entendre ses gémissements. Le 12 avril 1867, répondant à une adresse que lui présentait le jeune Edgar Mortara au nom des Cha-

noines de Latran, le Souverain Pontife s'exprimait en ces termes:

" On s'est plaint du tort fait à vos parents parce que vous avez été régénéré par le baptême, que vous avez reçu une instruction telle qu'il a plu à Dieu de vous la donner. Et personne cependant ne m'a plaint, moi, le père de tous les fidèles, à qui le schisme arrache des milliers d'enfants en Pologne, où on cherche à les corrompre par un enseignement pernicieux. Les peuples et les gouvernements se taisent, au moment où je crie en gémissant sur le sort de cette partie du troupeau de J.-C., ravagée par le voleur en plein jour. Personne ne bouge pour venir au secours du Père et de ses enfants."

Les peuples se sont tus devant l'iniquité; mais Dieu a parlé comme il sait le faire quand sa patience est lassée. La grande guerre a puni les nations coupables de l'oubli des droits de Dieu et de l'Eglise. La révolution russe a balayé du pouvoir ceux qui s'en servaient depuis si longtemps pour opprimer les consciences.

Dieu qui sait tirer le bien du mal s'est servi de cet engin infernal pour démolir le mur séculaire qui barrait le passage à la vérité catholique chez les peuples slaves du grand empire, en dehors de la nationalité polonaise. La voie est maintenant ouverte. Le peuple ruthène de l'Ukraine avec ses quarante millions d'habitants, désormais, libres dans ses mouvements, peut s'il le veut se tourner vers Rome et revenir à la foi qui a été celle de son baptême. L'Eglise espère plus que jamais.

A peine l'Ukraine avait-elle déclaré son indépendance qu'elle nommait un Rédemptoriste, le Révérend Père Bonne, originaire de Belgique, son représentant diplomatique à Rome. D'autre part, le comte Michel Tyszkewicz, transféré à Paris, après avoir rempli une mission auprès du

Saint Père et placé à la tête de la délégation Ukrainienne à la Conférence de la Paix, disait en 1919, dans un interview à un journaliste français des choses fort significatives qui ne peuvent qu'intéresser vivement le monde catholique:

L'Ukraine," disait-il *" est la terre de liberté. Nous entendons que chez nous chacun soit libre de confesser la religion qu'il lui plaît. Si cependant une religion devait être prépondérante dans nos pays, ce serait la religion catholique du rite gréco-slave, ou, autrement dit, la religion uniate. Voyez-vous, les Slaves sont encore imbus de ce préjugé byzantin que religion et nationalité se confondent. En Russie, qui dit latin dit polonais et " pravoslavny "* (orthodoxe) *est synonyme de russe. Les Ukrainiens ne voulant être ni l'un ni l'autre, n'ont plus qu'une alternative: conserver leur rite gréco-slave qui les distingue les latins, et d'autre part, reconnaître l'autorité du patriarche de Rome, devenant ainsi indépendants de Moscou.*

D'ailleurs, dans combien de familles, n'a-t-on pas conservé le souvenir du martyre d'ancêtres uniates, persécutés par la russie tsariste et condamnés pour leur foi, à la prison, à la mort, et, pis encore, à la Sibérie?

Nous avons besoin d'un clergé uniate. Aidez-nous à le former."

Rome, qui a toujours l'esprit en émoi et l'oeil au guet quand il s'agit des intérêts spirituels des peuples sait répondre à ces avances. Avant même que la guerre fût finie, elle a fondé un institut spécial pour l'étude des questions orientales et à décidé de tourner vers les orientaux de l'Europe les efforts très coûteux que l'on faisait pour travailler à la conversion des Musulmans. A la suite d'évènements qui sont loin d'être à l'honneur de certains membres de l'épiscopat non-ruthène de la Pologne, Benoît

XV au mois de février 1921, a rendu, dans un document public de grande importance, hommage à la conduite de Son Excellence le Comte André Szeptycki, Métropolite du rite ruthène, déplorant amèrement les épreuves terribles par lesquelles ont passé ses ouailles depuis la fin de la grande guerre et lui conférant de nouveau juridiction sur les Ruthènes de l'Ukraine.

Les difficultés politiques et religieuses rendent difficile le séjour de Son Excellence en son pays. Le noble archevêque en profite pour intéresser à ses projets gigantesques d'apostolat en Russie, le monde catholique de l'Europe et de l'Amérique. Il fait appel à toutes les bonnes volontés promettant d'amples travaux à tous aussitôt que l'ordre sera un peu rétabli dans ce qui était autrefois la Russie.

Le Souverain Pontife, glorieusement règnant, linguiste émérite, légat du Saint Siège à Varsovie pendant l'époque la plus critique qui a suivi le traité de paix de Versailles, a pu se renseigner sur place, comme peu de diplomates auraient pu le faire, sur l'état de l'Eglise, sur les griefs et les besoins religieux en pays slaves.

Nul doute que l'âme éminemment apostolique du célèbre Métropolitain de Léopol, trouvera dans le Souverain Pontife, un père pour le bénir, l'encourager et le guider dans ses travaux.

Et qui sait si le Canada qui trouve des missionnaires pour les païens de l'Afrique et de l'Asie, ne sera pas appe-

lé un jour à exercer son zèle chez les Slaves orthodoxes de l'Europe. C'est le voeu de Son Excellence. C'est aussi ce que désire ardemment un jeune canadien, le R. P. Jos. Jean, Basilien de la province de Galicie, originaire du diocèse de Rimouski.

Si cet humble travail pouvait contribuer tant soit peu à tourner les esprits et les coeurs vers cet apostolat, l'auteur se considérerait amplement récompensé de sa peine.

